

Paris, Paris ! Le bonhomme a tant rêvé l'oeil
ouvert que, doucement, la somnolence
s'empare de lui. »
Le rêve de Bismarck
RIMBAUD pour « Le Progrès des Ardennes »
(25.11.1870)

Journal du siège de Paris (Sept.1870-Janv.1871) par J-Henry PARADIS (Tallandier-2008)

Voilà le journal inédit d'un authentique Parisien qui va vivre, au jour le jour, un siège terrible, de près de cinq mois. Paris compte alors deux millions d'habitants dont 400.000 venus des communes suburbaines annexées par Haussmann. A cette population s'ajoutent de nombreux banlieusards entrés dans Paris quand l'armée prussienne encercle la ville. Cette banlieue va subir destructions et pillages, à l'instar du Paris, déserté par une partie de ses habitants quand éclate la Commune, en mars 1871. Paris est alors protégé par une ceinture de forts, construits par Thiers, 30 ans plus tôt, et qui constituent un no man's land face aux Prussiens. Le pouvoir politique incombe au Gouvernement de Défense nationale, formé après Sedan, irrésolu dans la personne de son chef, le général Trochu, enclin à négocier par l'intermédiaire de Jules Favre qui échoue avec Bismarck et Thiers qui, malgré ses 73 ans, parcourt l'Europe pour tenter de sortir la France de son isolement. Dans le même temps, Gambetta a quitté Paris par montgolfière pour gagner Tours et mettre sur pied une armée nouvelle. La stratégie de Gambetta est bien établie : multiplier les places fortes assiégées: Paris, Strasbourg, Toul, Bitche, Belfort pour mieux reprendre le combat avec l'armée de Défense nationale.

Mais le Paris assiégé dès le 15 septembre 1870 est une véritable poudrière, avec ses gardes mobiles et nationaux surarmés, déterminés à en découdre avec l'ennemi, sur le mode de Valmy, persuadés de la trahison des généraux, tous venus de l'armée impériale. Cette population, saisie par le psychodrame de la levée en masse et de la Terreur, réclame des élections et le rétablissement de la Commune de Paris. Face à cette pression, le Gouvernement de Défense nationale attermoie, subit la capitulation de Metz (31.X.70) et lance cette armée de bric et de broc dans des sorties aussi meurtrières qu'inutiles.

Pendant ce temps, montent l'asphyxie et la famine de Paris. A la veille du siège, on a fait entrer des réserves qui transforment Paris en une gigantesque ferme: 25.000 boeufs, 150.000 moutons, 6.000 porcs auxquels s'ajoutent 100.000 chevaux. Dès le mois d'octobre, vient le tour des ânes. En novembre, 30.000 chevaux ont déjà été abattus. Les boucheries canines et félines commencent à proliférer. Le 27 novembre, il n'y a plus de lait pour les nourrissons. La mortalité bondit : 3.680 morts dans la semaine du jour de l'an, contre 900 en temps normal. On va jusqu'à 4.465 dans la première semaine de janvier. Le 22 janvier, l'âne, le cheval, le mulet deviennent introuvables. Tout y passe, même les animaux du Jardin d'acclimatation, à l'exclusion des chameaux et éléphants ; Mais, le 30 décembre, l'éléphant est sacrifié... S'ajoute à la famine qui épargne certains restaurants où on trouvera pendant le siège boeuf, mouton, veau, chevreuil et perdreau, le tout maraudé de nuit entre assiégés et Prussiens, le froid et la progressive paralysie de Paris. Noël 1870 est glacial, avec un sol gelé jusqu'à 50 cm. Les Parisiens brûlent volets et

- 37 -

persiennes, meubles et combustible venus des Bois de Boulogne et de Vincennes, hommage involontaire à l'urbanisme haussmannien. L'éclairage au gaz s'éteint et plonge les rues dans la nuit. Dans la journée, il n'y a plus qu'un omnibus par heure. Les fiacres ont disparu. Le siège est levé le 28 janvier 1871 et Thiers, chef du Gouvernement dix jours plus tard, autorise la vente directe sur les boulevards : ce sont les marchés qui subsistent, aujourd'hui.

La France aura accumulé, en moins de dix mois, une succession d'épreuves

qui auraient pu avoir raison de son existence même : double défaite des armées impériale et de Défense nationale, siège de Paris, Commune et répression sanglante. Mais la République l'emporte, celle qui, 70 ans plus tard, s'effondre.